

**L'Assiette au Beurre** (*passim*). — Numéros spéciaux par Hermann-Paul, Roubille, Camara, Delannoy, Sancha.

**Le Rire** (*passim*). — Dessins d'Abel Faivre, Poulbot, Georges Meunier, Paul Iribe, de Losques, Villemot, et quelques pages particulièrement heureuses par Galanis.

**Le Sourire** (*passim*). — Dessins de Mirande, Delannoy, Villemot, Cadel.

**L'Art Moderne** (12 août). — *Emile Zola, critique d'art*, par Médéric Dufour. *Le Salon d'Anvers*, compte-rendu par Octave Maus.

**L'Art Flamand et Hollandais** (15 août). — Numéro largement illustré, entièrement consacré aux *Primitifs français*, avec texte par M. Hymans.

**Moderne Kunst Werken** (septembre). — Reproductions d'œuvres de H. J. Weisenbruch et de G.-H. Breitner.

**Magyarország** (septembre). — *A propos du Salon d'Automne* par M. Feri de Szikszay.

**Le Studio** (août). — *L'œuvre de Max Liebermann* par Luticke (7 illustrations); *Quelques esquisses de Paul Renoir*, par Alder Anderson (9 illustrations); *L'Exposition des Beaux Arts de Dusseldorf*, par Hans W. Singer (11 illustrations).

**Kind und Kunst** (Numéro I). — M. Alexandre Koch, qui dirige à Darmstadt tout un ensemble de publications artistiques des plus vivantes, vient de prendre l'initiative de créer un nouvel organe destiné à répandre l'art dans la vie des enfants. Souhaitons longue existence et succès à *Kind und Kunst*, dont le premier numéro est parfaitement présenté.

YVANOË RAMBOSSON.

## CHRONIQUE DE BRUXELLES

Le dernier numéro du *Thyrse*, la revue des « jeunes », nous apporte de jolies notes autobiographiques de M. Léopold Courouble, le piquant observateur de notre bourgeoisie « marollienne ». M. Courouble se défend d'appartenir à la caste dont il a si gentiment blagué le parler et raconté les mœurs ingénues :

« Après la *Famille Kaekebroeck*, écrit-il, on insinua — on l'a même imprimé — que je devais être un « bon Brusseleer ».

« Sans m'offenser de ce qualificatif aimable, et tout en convenant des intentions sans doute excellentes qui me l'ont fait

décerner par quelques écrivains délicats, j'avouerais pourtant que je ne lui trouve rien d'asiatique ni de particulièrement satrapesque.

« Aussi, ai-je de vifs scrupules à m'en parer : il me semble un peu incompatible avec ma nature de snob, ou de *snobneus* (1) si l'on veut.

« Non, ce n'est pas parce que j'ai ébauché un tableau des mœurs du « bas de la ville » avec une brosse qui ne pouvait être évidemment celle de Watteau ; ce n'est pas parce que j'ai essayé, à mon tour, et dans la mesure de mes forces, de prouver que la réalité toute plate et ces petits événements journaliers de notre existence ont souvent un intérêt et une poésie que l'habitude ne nous laisse plus apercevoir ; ce n'est pas parce que j'eus le courage — parfois et seulement quand il le fallait à tout prix — d'être *vulgaire* en poursuivant ce but honorable de faire un Bruxelles vrai et non un Bruxelles à l'eau de rose pour les petites dames qui s'évanouissent aux tubéreuses et à plus forte raison aux relents de la Senne ; non ce n'est pas à cause de cette conscience et de cet héroïsme de peintre que l'on doit absolument accoler à mon nom l'épithète sonore de « Brusseleer ». Il y a en elle un peu trop d'alliage à mon gré. Je la décline avec modestie : je n'en suis pas digne. »

M. Courouble fait ensuite allusion à la « maison espagnole », son foyer natal, au rang et à la condition de ses parents ;

« Il y eut des Bruxellois dans la maison Espagnole, des Bruxellois distingués, de mœurs simples, affectueuses, et qui regardaient avec un sourire cordial les gros Brusseleers d'alentour. Leur souche plonge très profondément dans la pleine terre bourgeoise. Certes, ce n'est pas moi qui me réclamerai jamais d'une noble et imaginaire ascendance ; que me feraient d'ailleurs des « quartiers » que je n'aurais pas conquis moi-même ?

« Mais je ne suis pas non plus, comme mes faibles écrits l'ont fait croire aux bonnes gens, d'une si humble extraction que cela... je ne sors pas de l'impasse de la Pie ou du Polonais, ce dont je ne rougirais pas, je l'assure, ou du moins je l'espère.

« Dans la maison Espagnole, mon enfance s'écoula joyeuse, en ces heures de plénitude et d'opulence. Il semblait que plus

(1) Calembour par à peu près sur le mot *snotneus*, morveux.

tard je dusse participer, moi aussi, aux fêtes brillantes de la vie, être en un mot parmi les *makarès*, les heureux.

« Mais il en fut autrement décidé sur les genoux des Dieux. Au moment de m'élancer dans le stade et quand tout souriait à mes jeunes ambitions, la ruine s'abattit sur moi sans qu'il y eût de la faute de personne : je devins un jeune homme pauvre, bien plus complètement que celui de M. Feuillet. Je ne fus plus qu'un *vuile Spanniaard* (1) !

« Le coup était rude et je restai tout frissonnant devant l'obscurité de mon avenir. Mais, en quelque fâcheuse condition que la destinée m'eût réduit à l'âge de l'essor, au milieu de la force des espérances et quand j'avais acquis, pour mon malheur, tant de goûts d'élégance, je sus me reprendre et m'imposer quelque souplesse.

« J'espérai et je travaillai. Que cet aveu n'impatiente personne ; je sais que l'on n'est jamais une exception ; bien d'autres qui ne furent pas élevés dans une maison Espagnole — et précisément peut-être à cause de cela — surent fléchir le destin et même le dompter plus définitivement que moi.

« J'ai seulement voulu dire que, le plus souvent, tout cède à l'énergie d'un effort opiniâtre. Aussi, et bien que je ne sois pas encore parvenu aux années sévères et neigeuses où l'on prêche et pontifie volontiers, je répéterai aux jeunes qui nous suivent : *laboremus, o barbatuli juvenes.* »

### §

L'intérêt artistique se concentre en ce moment à Anvers où sont ouverts le Salon Triennal et une Exposition du Livre. Au Salon on remarque les envois de MM. Eugène Laermans (*le Drame Humain*), Jacob Smits (*Emaus*, une œuvre de tout premier ordre en ce sens que, souverainement picturale, elle s'élève au delà des simples réussites de virtuosité et de technique), Charles Mertens (*le Forain, une Future*, de beaux intérieurs comme on en a rarement peints ici depuis le grand Henri de Braekeleer), Baertsoen (*le Dégel, maisons grises sur l'eau*), Henri Thomas (*l'Habituée*), Walther Vaes (*Chant de cygne des gueux flamands*), Lévêque (un *Retour de la Vendange*, toile fougueuse et radieuse, remplie d'une joie dionysiaque, l'œuvre d'un maître), Maurice Blicq, Floors (*le Chardon bleu*, une merveilleuse symphonie de noirs), Gouweloos, Oleffe, Thévenet, Leempoels, Emile Claus (*Un automne*

(1) Sale Espagnol.

dans lequel flamboie toute la gamme des ors : jaunes, roux, fauves, bruns, et pourpres), Théodore Verstraete (*Une marine et le Labour* deux toiles dignes de la réputation de ce naturaliste ému), Baeseleer (*la Pêche aux Crevettes*, un des meilleurs tableaux du Salon, l'Escaut enfin compris par un interprète digne de ses fantasmagories et de ses caprices fugaces, de ses lumières déconcertantes, de ses alternatives de glauques matités et d'irisations éblouissantes), Victor Gilsoul (de robustes et superbes toiles déjà vues), Paul Mathieu (un merveilleux paysage acquis par l'Etat), Heymans, Eugène Verdyen, Morren, Merckaert, Géo Bernier, Opsomer, Wagemans, Melsen, Taelemans, etc., etc. Parmi les étrangers je citerai MM. Martin, Cottet, Simon, Morrice, Blanche, Walter Pirlé, Dettmann.

Du côté de la statuaire, je ne vois à mentionner que la *moisson et briquetiers* de Constantin Meunier.

Au musée Plantin, ce sanctuaire des chefs-d'œuvre de l'imprimerie ancienne, on aura pu admirer, durant quelques semaines, réunies dans deux salles nouvelles, un rare et assez complet ensemble des merveilles de l'industrie livresque moderne. La France aurait pu y être représentée d'une façon plus imposante sinon plus brillante. On remarquait les envois des maisons Mame, Pelletan, Chamerot et Renouard ainsi que ceux de l'Imprimerie Nationale; les illustrations de Grasset pour les *Quatre Fils Aymon*; celles de Carrière, de Steinlen, etc.

La section anglaise était la plus parfaite en ce sens que les produits exposés faisaient du livre une œuvre d'art homogène et *per se*, où les illustrations et les ornements s'incorporaient à l'étoffe même du livre : encre, papier, caractères, reliure, etc. Nombre d'imprimeries célèbres avaient envoyé leurs chefs-d'œuvre : la *Kelmscott-Press*, Ballantine, Eragny, la *Vale-Press*, la *Doves-Press*, la *Cheswick-Press*, etc., etc. L'influence de William Morris et des préraphaélites prévaut dans ces éditions qui se recommandent par de beaux papiers d'une blancheur immaculée, des encres noires et veloutées, des caractères d'une netteté et d'un style impeccables. Peut-être souhaiterait-on un peu plus de variété et de fantaisie dans la conception. Les Anglais ne sortent guère des modèles inventés par Morris, ou s'ils tentent quelques variations elles se font toujours sur le même thème. C'est probe, cosu, correct, mais un peu rigide, voire puritain. On peut en dire autant de quelques publications venues des Etats-Unis, entre au-

tres de celles sorties de la Roycroft-Press, East-Aurora, New-York, qui égalent même si elles ne surpassent les créations anglaises en ce qui concerne l'irréprochable et orthodoxe qualité du travail, mais qui manquent elles aussi de caprice et d'innovation. Une des merveilles de l'apport anglo-saxon consistait dans la grande édition des *Canterbury Tales* de Jeffrey Chaucer avec des dessins gravés sur bois par Burne Jones et des encadrements de Morris. Dessins, encadrements, lettrines, culs-de-lampe, caractères, majuscules, s'accordent et se fondent en un ensemble homogène; rien n'y sent l'accessoire, le complément, l'annexe, la toilette parasite. Hors pair, aussi, les albums de Walter Crane et de Kate Greenaway.

En général pourtant, les Hollandais concilient les mérites des Anglais, en ce qui concerne la qualité du travail, avec plus d'imagination et un sens plus coloriste. Sous ce rapport se recommandaient Derkinderen et Berlage avec leur superbe édition du *Gysbrecht Van Amstel* de Vondel; l'album consacré à l'œuvre de Thys Maris, avec ornements de Nieuwenhuis pour l'édition de luxe des œuvres de Jacques Perck quoique ces ornements encourent le même reproche que beaucoup de beaux livres français: le reproche de n'être pas indissolublement liés aux caractères.

Les livres allemands manquent totalement de cette qualité qui demeure l'apanage des Français, même dans leurs hérésies et leurs illogismes: le goût. Il y a cependant dans leurs essais et leurs tentatives un touchant effort pour sortir des voies banales et de la routine. Puisse ce double esprit d'innovation se manifester un jour en des produits moins barbares! Il convient de citer Sattler comme illustrateur et d'oublier les abominables chromos qui déparent les *Nibelungen* de la « Reichsdruckerei » (Imprimerie Impériale) pour louer la partie typographique de cette édition monumentale.

Comme les Français, les Belges auraient pu fournir une exposition plus importante. Beaucoup de nos maisons les plus soucieuses d'art et de progrès en matières livresques manquaient à l'appel. En tant qu'illustrateurs les nôtres faisaient pourtant bonne figure pour ne citer que Félicien Rops, un génie, un dessinateur unique, celui-là; puis Amédée Lynen à qui nous devons, entre autres, de savoureuses interprétations graphiques pour les œuvres de Charles de Coster, Alfred Van Neste, Charles Doudelet, Fernand Khnopff, Rassenfosse, Auguste Donnay, Van Offel, Jules Baetens. A la tête des impri-

meurs et éditeurs belges représentés au Musée Plantin, je mentionnerai la maison J.-E. Busschmann qui exposait plusieurs numéros de *Onze Kunst* (l'art flamand et hollandais) l'admirable publication d'art, et de nombreux ouvrages pouvant rivaliser avec les plus vantés de l'étranger; les maisons Ferdinand Larcier, avec de belles éditions d'œuvres d'Edmond Picard; Edmond Deman, l'éditeur artiste de Verhaeren, Gilkin, Mallarmé, Demolder et Villiers de l'Isle Adam; M<sup>me</sup> veuve Monnom, qui imprima *la Jeune Belgique*, et un grand nombre des livres dus aux écrivains de cette revue. Du côté de nos relieurs il convient de citer Paul Claessens, de Bruxelles.

Ne quittons pas Anvers sans parler d'une très belle exécution de l'oratorio ou plutôt du poème symphonique avec chœurs, *le Rhin*, une des dernières œuvres de Peter Benoit, qui eut lieu dans cette ville le 17 août. Comme le constate le critique Evenepoel, dans *le Guide musical*, cette œuvre s'intitulerait mieux *Voyage au Rhin*, puisqu'il s'agit précisément d'une excursion entreprise par un couple amoureux (le fils de l'Escaut et la fille de la Tour) désireux de voir du pays et très heureux de se retrouver *at home* après s'être récréé le long du fleuve germanique. Les belles pages ne manquent pas dans la partition du *Rhin*. La note large et d'envergure y alterne avec des épisodes de grâce et d'humour, la rêverie sentimentale avec l'hymne enflammée. L'exécution, conduite par le *capellmeister* Edouard Keurvels, un des meilleurs élèves du maître défunt, fut absolument digne de l'œuvre. Il est regrettable, comme je l'ai déjà constaté, que l'on n'entende pas plus souvent de la musique de Benoît à Bruxelles, aux concerts d'été du Waux Hall, par exemple.

### §

La livraison d'août de l'*Art flamand et hollandais* (Paul Busschmann, Anvers) contient un important article de M. Henri Hymans sur l'exposition des *Primitifs français* à Paris, étude accompagnée de vingt superbes planches hors texte reproduites d'après les originaux exposés au pavillon Marsan. Etant donné la haute compétence et le caractère de l'éminent conservateur des Estampes à la Bibliothèque royale de Bruxelles, cette étude, dont l'écriture et le ton sont d'ailleurs excellents, me semble appelée à trancher définitivement mainte question soulevée à propos de l'origine de tant d'œu-

vres attribuées à la légère tantôt à des Français et tantôt à des Flamands :

« La France, constate M. Hymans, ne disposant que d'un petit nombre de noms à elle dans le grand mouvement des « primitifs », voyait appliquer avec désinvolture à des productions françaises les noms de Van Eyck, Memling, Gérard, Van der Meir, Quentin Metsys, ou bien encore ceux de maîtres italiens, selon que tel ou tel caractère y paraissait prédominer. Et comme, en fait, les influences flamandes sont nettement perceptibles dans quantité de ces œuvres ; que des relations suivies ont existé entre les Flamands très migrants, et nombre de pays de l'Europe, à commencer par la France, des pages fameuses, notamment le *Buisson ardent* de la cathédrale d'Aix, le *Crucifiement* de la cour d'appel de Paris, ou encore le *Couronnement de la Vierge* de la cathédrale de Moulins, étaient réputés d'origine néerlandaise.

« Il semble qu'aujourd'hui le courant s'accuse en sens inverse. Des informations encore récentes, les investigations de l'abbé Requin, surtout, ont mis en vedette des noms français peu connus, ou précédemment ignorés. On en a conclu à l'existence d'une école parallèle, si pas antérieure aux écoles du Nord et presque initiatrice de celle de Flandre en particulier. C'est pensons-nous, le cas de rappeler l'opinion d'un des historiens de l'art en France, les plus réfléchis et les plus expérimentés : « Entre les érudits qui exagèrent et ceux qui contestent l'influence des étrangers », écrivait, dès l'année 1883, M. Natalis Rondot, « il y a place pour l'opinion de ceux qui tiennent compte de faits précis, mais qui apportent dans l'interprétation de ces faits une réserve commandée par l'état encore incertain de nos connaissances. »

### §

Au sommaire du numéro d'août d'*Ontwaking* figure le nom du célèbre leader socialiste hollandais Domela-Nieuwenhuis avec un article sur le Congrès international anti-militariste tenu en juin à Amsterdam. Dans le même numéro des considérations de Segher Rabauw sur la situation créée en Russie par l'arbitraire gouvernemental, des vers de Siska Van Daelen, des articles de Whatries, Greene, Vermeulen, etc.

*Vlaanderen* (No de septembre) publie un sonnet de Prosper Van Langendonck, un de nos meilleurs poètes flamands, un conte solide et compact de Gustaaf Vermeersch : *De gewone*

*gang*, et un article critique de Karel van de Woestyne, consacré à quelques poètes.

## §

Dans la très jolie notice que M. Albert Mockel dédiait l'autre jour à la *Terre Wallonne* et que publiait *l'Occident*, on lisait entre autres : « A Liège, dans le plus menu peuple, un amoureux qui n'est point mal appris ne s'écrie pas : « Je t'aime ! » Il dit : « Je vous vois si volontiers... » et met le reste dans l'intonation. »

Alors, mon cher Mockel, c'est tout à fait comme en terre flamande où nos gars diront : « *Ik Zien U zoo gaarne !* » (traduction littérale de « Je vous vois si volontiers ») et où le « Je vous aime », *ik bemin U*, ne s'emploie que dans les livres.

Vous me voyez enchanté de cette identité de nuances sentimentales chez nos deux fraternelles races belges.

## §

Quelques amis de France, admirateurs de Charles Van Lerberghe, le poète de la *Chanson d'Ève*, me demandent l'adresse de *la Roulotte*, le vivant petit périodique qui se propose de publier un numéro spécial consacré audit poète. *La Roulotte* a pour directeurs MM. Emile Lecomte et Louis Moreau, 23, Grand'Place, Braine-le-Comte, Belgique.

GEORGES EEKHOUD.

### LETTRES ALLEMANDES

Paul Wiegler : *L'Allemagne littéraire contemporaine*, Paris, E. Sansot et Cie, fr. 2 — Paul Wiegler : *Franzœsische Rebellen*, Berlin, Gose u. Tetzlaff, M. 1.50. — Hans Lindau : *Abende in Versailles*, Breslau, Schlesische Verlagsanstalt, M. 3. — Dr Numa Praetorius : *Bibliographie der Homosexualität*, Leipzig, Max Spohr, M. 3. — REVUES : *Das litterarische Echo*. — *Das Neue Magazin*.

**L'Allemagne littéraire contemporaine.** — Dans les petites monographies sur les littératures étrangères que publie M. Sansot-Orland, M. Paul Wiegler a été chargé de présenter au public français l'Allemagne contemporaine. La tâche n'était pas des plus faciles. Comment s'y reconnaître dans ce chaos de styles et d'idées, dans ce côte-à-côte de tous les genres et de toutes les influences ? Il y a beau temps que l'on disait : « L'Allemagne n'a pas de littérature, elle n'a que des littérateurs ». Ceci est vrai aujourd'hui plus qu'autrefois. Aucune tradition intellectuelle ne guide les jeunes talents, nulle disci-